

Les douces griffes du destin

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **29 (1961)**

Heft 10

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570919>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les douces griffes du destin

J'étais assis sur un fauteuil bas dans le bureau de Frans. J'étais venu à l'improviste et je l'avais trouvé rangeant un tiroir de vieux papiers, de photos. Frans est un écrivain réputé, un conférencier ayant fait dix fois le tour du monde. On tire toujours un profit spirituel d'une conversation avec Frans, c'est un homme riche d'expériences et pourtant je le soupçonne d'avoir peu de cœur. L'expérience et le cœur sont peut-être incompatibles, je ne le déciderai pas, je n'ai encore d'expérience que celle des autres.

Nous avons regardé ensemble les souvenirs qu'il sortait de son tiroir, de sa boîte à malices dis-je en le taquinant. Mais il semblait mélancolique. Quelques paquets de lettres nouées d'un ruban étaient des îles sur une mer de photos éparses.

«De qui est ceci ?» me disait Frans. Si j'avais le courage de relire ce courrier, le souvenir m'en reviendrait peut-être; mais de ces photos laquelle accorder à ces lettres ? Tous les prénoms se confondent».

«Frans, protestai-je, vous parlez comme un vieillard».

«C'est que j'en suis un, ou presque. Ce n'est pas une question d'années, c'est que l'on m'a beaucoup donné et que l'on m'a beaucoup repris, Au fait, on m'a même tout repris !»

— «On», dites-vous ? Mais qui est «On» ?

— Le destin, si vous voulez.

— Frans, cela ne vous ressemble pas. Un homme comme vous, ayant construit sa vie, sa carrière, par le travail et la volonté ne peut me parler ainsi du destin. Vos amours, vous les avez voulues telles qu'elles ont été. Et s'il ne vous reste qu'une image trop vague de ces souvenirs, c'est sans aucun doute parce que vous les avez écartés volontairement de votre vie. Votre goût majeur est celui de l'indépendance !

— Croyez-vous cela ? J'ai pourtant failli une fois lier ma vie à celle d'un être unique. C'est le destin qui en a décidé autrement. Oui, une fois... Je relisais ses lettres tout à l'heure avant votre arrivée, mais les photos se rapportant à cette aventure je les ai détruites. Venez vous asseoir, je vais vous raconter pourquoi, vous comprendrez..

Je m'assis dans le fauteuil bas, Frans sur la banquette devant la fenêtre. Il emplit deux verres d'un vieux calvados qui n'était pas tout à fait étranger au plaisir que j'avais à venir chez Frans, il alluma une cigarette.

«Le destin ! Vous me parlez du destin comme d'un animal que j'aurais su domestiquer ou d'une science apprise. Le destin est un fou en liberté, un plaisantin malfaisant; il s'est joué de moi comme il se joue de chacun, en cent occasions, particulièrement en celle-ci que je vais vous conter. Apprenez par cette histoire qu'il est dangereux de nier le destin, à moins que l'on ait acquis l'impossible pouvoir de ne croire en rien, de ne rien espérer. Je n'en étais pas là à cette époque.

Je n'ai pas pensé en rencontrant Jean-Claude trouver l'amour ni même m'en donner l'illusion. Le cadre de notre rencontre ne laissait guère imaginer cette éventualité : c'était un petit bar réputé pour la facilité des aventures que l'on pouvait y entreprendre. Ce garçon grand, rieur,

au regard net, tranchait sur la clientèle habituelle, mais ce n'était pas une raison pour ne pas m'en méfier. J'en ai connu beaucoup dont l'allure sportive et l'apparence virile inspiraient confiance mais dont le premier soin était d'indiquer le tarif de leurs faveurs.

Je crois que j'avais un peu bu ce soir-là, pas au point d'être ivre mais assez pour ne pas me souvenir de la façon dont nous fîmes connaissance. Nos tabourets au comptoir se trouvaient sans doute voisins, c'est suffisant. Quand nous nous trouvâmes sur le trottoir et qu'il me demanda simplement : «Où allons nous ?», sans qu'aucune allusion financière n'ait été mêlée à notre conversation, je décidai que cette aventure était possible, pouvait être agréable et ne risquait pas de m'entraîner dans des folies. Je me souvins à ce moment d'un hôtel discret que l'on m'avait indiqué, où l'on ne demandait aucun nom et où il était habituel que deux garçons vinssent ensemble. Je résolus de l'expérimenter à cette occasion et, quand j'eus répondu à Jean-Claude : «Je sais où aller», il ne fit aucun commentaire et s'installa sans façons sur le siège arrière de mon scooter.

Cela va vous sembler stupide : je n'avais pas, je n'ai toujours guère l'habitude de fréquenter ce genre d'endroits où j'entraînai ma conquête imprévue; et je crois que la petite émotion que j'éprouvai en franchissant le seuil de l'hôtel, quand le veilleur de nuit me demanda, indifférent : «C'est pour la nuit ou pour un moment ?», quand je me trouvai dans une chambre avec ce garçon inconnu, à peine vu sous l'éclairage funèbre d'un bar, je crois que cette émotion ridicule me retira le plaisir des premiers instants. Mais tout s'accorda pour banaliser notre comportement dès que nous fîmes seuls, et par conséquent pour me rassurer. Je conservai une vague crainte, celle que quelques voyeurs ou un appareil de photos fussent dissimulés derrière les miroirs, et encore je ne suis pas sûr que cela m'ait vraiment inquiété. Jean-Claude contribua à dissiper mon malaise par un simple mot : «Tiens ! Vous connaissez cet endroit !». Donc, il le connaissait aussi, et cela le rendait presque inoffensif. J'aurais pu répondre : «Tiens ! Vous le connaissez donc aussi ?», mais nous entreprîmes à ce moment le très classique engrenage de gestes, de baisers, de déshabillage progressif et maladroit, qui nous mena, nus, sur le lit à d'autres actes tout aussi classiques, lesquels ne laissaient pas le loisir d'une conversation. Ce qui est drôle, c'est que je n'éprouvai guère de plaisir. D'abord la gêne que je gardai malgré moi d'être dans ce lieu louche, puis l'anonymat de mon partenaire et même son aisance en pareille situation paralysaient mon désir. Il fallut concentrer mon attention sur son corps qui était très beau à voir et agréable à toucher pour arriver à une jouissance qui, sitôt éprouvée, me sembla banale, indigne des risques que je courais. La chambre était dans la pénombre, indirectement éclairée de la salle de bains dont j'avais laissé la porte entr'ouverte.

Ce fut ensuite seulement que tout commença, quand Jean-Claude fut revenu de la salle de bains et se fut de nouveau étendu auprès de moi. Nous avons rallumé l'électricité, nous avons fumé une cigarette, nus l'un contre l'autre, nos jambes se frôlant. Sa main s'est posée sur la mienne, nos doigts se sont enlacés, et nous avons commencé à parler. Longuement, lentement, avec des silences, des regards qui exprimaient plus que des paroles, nous avons dit nos impressions de cette expérience

d'abord, puis nous avons parlé de nos aspirations, de nos désirs, de nos déceptions renouvelées, de notre cynisme et de notre mélancolie, l'un masquant l'autre selon les heures. Nous nous soulevions, tantôt lui tantôt moi, sur un coude pour nous contempler, pour admirer dans nos yeux le reflet inespéré de nos pensées. Nous avons dû fumer près de la moitié d'un paquet de cigarettes; nous n'en allumions plus qu'une pour nous deux que nous nous repassions, en combien de temps, une heure, deux heures? Et puis, de nouveau, brusquement, le désir nous a rejeté l'un contre l'autre. Mais combien différemment cette fois! Nous n'étions plus deux étrangers convoitant une surface de chair, mais deux amis, deux égaux, deux semblables, deux êtres qui par l'intermédiaire de leur corps pouvaient pénétrer plus profondément en leur âme.

Quelle nuit ce fut! Je crois ne jamais en avoir connu de pareilles dans ma vie. J'ai dit qu'au premier abord déjà Jean-Claude m'avait semblé beau; mais après avoir découvert qu'un cœur battait sous cette peau, j'en savourai la beauté avec une passion, une rage, une adoration, que la tendresse purifiait. Nous avons laissé cette fois la lampe de chevet allumée et elle brûla toute la nuit. Je pouvais accomplir avec Jean-Claude en pleine lumière tous les gestes, éprouver toutes les jouissances, tout me semblait facile et magnifique. Lorsque nous nous écroulions, rompus, l'un sur l'autre, nous reprenions en allumant une cigarette cette conversation qui ne faisait que continuer naturellement l'union de nos corps et en permettait l'intimité. Je m'aperçus que Jean-Claude était cultivé: une citation commencée par l'un de nous était aussitôt terminée par l'autre. Il me dit incidemment avoir fait un séjour en Angleterre à la fin de ses études, à un autre moment il regretta de devoir rentrer chez lui dans la matinée, sa mère donnant une réception ce jour-là. Mais si j'étais heureux d'apprendre ainsi qu'il était de bonne éducation et d'un milieu social aisé, cela ne m'importait déjà plus guère; je l'aimais, je l'aurais aimé si médiocre qu'eût pu être son passé. Contrairement aux lois naturelles, ces entr'actes étaient d'ailleurs de plus en plus courts et notre désir renaissait incessamment sous les caresses de nos mains, à peine satisfait, de plus en plus exigeant, de plus en plus fort. Cela ne s'explique que par l'amour je crois, c'est-à-dire par un désir qui vient plus du cœur que du sexe.

Nous nous endormîmes brusquement, épuisés mais encore joints l'un à l'autre, alors que l'aube blanchissait les rideaux de cretonne. Nous avons eu le temps de décider ensemble que cette expérience était le début d'un amour véritable, que nous devions nous revoir, nous unir, tenter de construire ce que nous avions jusque-là désespéré de pouvoir rencontrer un jour. Jean-Claude m'avait dit qu'il passait un examen quatre jours plus tard et devait se consacrer à le préparer mais qu'aussitôt après, c'est-à-dire le vendredi, nous nous retrouverions à la terrasse d'un café qu'il m'indiqua, libres et prêts pour commencer l'exaltante aventure du bonheur. Nous projetions même déjà un départ en vacances...

J'eus du mal à m'éveiller quand Jean-Claude me secoua. J'entr'ouvris un œil et le vis enfiler rapidement ses vêtements. «Tu te rends compte? Il est presque midi! Ma mère va être folle. Rendors-toi si tu veux, je ne t'attends pas. Tu te souviens du rendez-vous vendredi?». Il se pencha sur

moi : « Je t'aime... ». Je voulus l'attirer dans mes bras, mais il se dégagea : « Non, je t'en prie, je ne pourrais plus partir. Patiente jusqu'à vendredi. Ne m'oublie pas ! Je suis heureux... » Il s'enfuit, sa cravate à la main, les cheveux sur le front. Je refermai les yeux pour mieux le voir. Puis, soudain, je bondis. Je venais de réaliser que je ne savais rien de lui, qu'il ne savait rien de moi : nom, adresse... Seulement ce prénom : Jean-Claude. Et, de plus, au premier moment dans ce bar louche, méfiant en de telles rencontres, je lui avais donné un faux prénom dont je ne me souvenais plus. C'était stupide, je le sais bien, mais comment aurais-je prévu ? Je me précipitai à la fenêtre, tirai les rideaux, me penchai, nu, sur la rue. Je ne vis que son dos au loin, près d'une entrée du métro. J'eus l'impression de le perdre, une angoisse atroce... Et puis, je me souvins du nom du café où nous avions rendez-vous. Vendredi, à dix-huit heures ! Je savais que rien ne pourrait m'empêcher de m'y rendre. Mais lui ? Ne m'oublierait-il pas d'ici-là ? Rencontrerait-il d'autres amis, d'autres amours, plus nouveaux, plus beaux... ? Je n'ai jamais cessé de me reprocher cet instant de doute. N'ai-je pas détruit la chance que m'avait offerte le destin par manque de confiance en lui ?

Les journées suivantes me parurent interminables, j'en garde quand-même le souvenir de jours heureux tant ils furent enchantés par l'attente. J'étais au rendez-vous ce vendredi bien avant l'heure, impatient, hanté par un pressentiment fou : et s'il revenait pas ?... Pour conjurer le sort et tuer le temps j'avais couru les magasins afin d'y trouver un petit cadeau, mais rien ne me satisfit, je ne savais ce qui pourrait plaire à Jean-Claude, il me fallait d'abord connaître ses goûts. Je m'émerveillai d'avoir une si passionnante étude à entreprendre.

Je commandai un apéritif et le bus machinalement tant j'étais énervé. Le deuxième me mena jusqu'à dix-huit heures trente. Il était en retard. Mes yeux se fatiguaient à suivre le mouvement de la foule, à scruter les plus lointains visages. Je m'étais placé au bord de la terrasse afin de le voir venir de plus loin. A dix-neuf heures, je fus persuadé qu'il ne viendrait pas. J'étais abruti par cette évidence, je ne savais que me répéter bêtement : « Je l'avais bien dit, j'en étais sûr ! ». Et pourtant, cela me semblait impossible, je restai jusqu'à vingt et une heures à cette terrasse de café. Où aurais-je pu aller l'attendre ailleurs ? Où le rechercher ? Rien, je n'avais aucun indice me permettant de le retrouver. Je cherchai dans son comportement en cette nuit passée ce qui aurait pu me laisser soupçonner une telle inconstance. Mais tout m'avait semblé sincère : sa jouissance, ses paroles, la lumière de son regard. Quand je partis dans la nuit, si j'avais l'air d'un homme ivre ce n'était pas à cause des apéritifs, j'avais bu une boisson plus amère et beaucoup plus forte.

Je revis Jean-Claude un an plus tard, une année exactement avait passé, nous étions dans le même mois. Durant ce temps j'avais vécu, j'avais oublié. Le souvenir de Jean-Claude ne m'inspirait plus qu'un petit ricanement désagréable, mais il était cause qu'en cette année j'avais dû paraître assez odieux à mes rares camarades de rencontre.

Ce jour-là, c'était au milieu de l'après-midi, je me souviens parfaitement de la date car je partais ce même soir pour donner une série de conférences aux Etats-Unis et je faisais d'ultimes courses, ce jour-là, donc, je rangeai mon scooter au bord du trottoir avenue des Champs

Elysées quand j'entendis une exclamation près de moi : « Pierre ! ». Je n'y prêtai pas attention. Ce n'est qu'un instant plus tard que je me retournai et me trouvai face à face avec Jean-Claude. Il était pâle, le regard fixe et, quand il essaya de sourire, ses lèvres tremblèrent. Je ne sais quelle tête je faisais mais j'étais certainement aussi troublé que lui. Il me demanda doucement : « Te souviens-tu encore de moi ? ». Alors, toute l'amertume, toute la tristesse que j'avais cru oubliées remontèrent soudain en moi, mais je ne pouvais parler, ma gorge était nouée, mon regard seul pouvait m'exprimer. Je me détournai et j'aurais voulu fuir. Jean-Claude agrippa mon bras : « Oh ! Pierre, je comprends ! Un seul mot t'expliquera : ce matin même où nous avions rendez-vous j'ai eu une crise d'appendicite. J'étais à la clinique, sur le billard, à l'heure où nous devions nous retrouver ».

Ma gorge se dénoua, je murmurai : « Jean-Claude ! » ... « Oh ! tu peux me croire. Ce n'est pas un mensonge. Tu connaîtras l'adresse de la clinique, tu te renseigneras si tu veux. Ma mère aussi pourra te dire, je l'avais chargée de téléphoner à ce café, je l'en avais priée avec tant d'angoisse que, quoique ne comprenant pas l'importance que j'y attachais, elle l'a sûrement fait. Mais elle m'a dit que personne n'avait répondu à ses appels ». — « Ses appels ? Mais qui a-t-elle demandé ? — Qui ? Monsieur Pierre, bien entendu. Je ne connaissais pas d'autre nom ... » Ainsi, tout s'expliquait. On avait pu crier dix fois auprès de moi : « On demande Monsieur Pierre au téléphone », je n'avais pas réagi à ce nom qui n'était pas le mien. Je me trouvai horriblement puni de mon petit mensonge, ou plutôt par ce manque de confiance, cette dissimulation, cette hypocrisie, cette déformation que m'avaient enseignés les années de plaisirs superficiels et les amours douteuses.

J'entraînai Jean-Claude dans un café, je lui confessai ma faute, je lui dis combien j'en avais été puni, quel avait été mon désespoir. Mais enfin je respirais, tout me semblait remis en question : le goût de la vie, la croyance en l'amour, la possibilité du honneur ... Il m'était permis d'y croire de nouveau et tout me sembla lumineux. Je suppliai : « Et maintenant, Jean-Claude, n'est-il pas trop tard ? ». Il me répondit simplement. « J'ai passé tout ce temps à te chercher dans les rues. Ce n'est pas pour te reperdre ! ». J'eus l'impression que le soleil m'éblouissait.

La pensée de mon proche départ me revint soudain, je poussai un cri : « Mais c'est terrible, Jean-Claude ! Je pars cette nuit ». Je lui racontai l'obligation de ce voyage, le départ de l'avion à minuit, la première conférence annoncée pour le surlendemain. Jean-Claude réfléchissait sérieusement. « Et ... combien de temps seras-tu absent ? » — « Cinq mois au minimum, peut-être six ». — « Oh ! alors, c'est très bien ! Je me demandais déjà quelle situation je pourrais trouver aux Etats-Unis si tu y restais plus longtemps ! ». Il sourit : « Non, ne crois pas que je prenne à la légère l'idée de cette nouvelle séparation. J'imaginais déjà toutes les joies de la nuit prochaine avec toi. Mais puisque nous avons su attendre un an et nous retrouver, puisque maintenant nous avons la certitude de nous rejoindre, acceptons encore cet arrêt du destin, tâchons de l'accepter sans tristesse. Cette fois nous ne nous quitterons pas sans avoir noté tout de nous et pris toutes les précautions afin de ne plus nous perdre ».

Adorable Jean-Claude, comme il me sembla merveilleux en ce moment ! Comme je crus pouvoir l'aimer toujours ! Mais, quoi que vous en pensiez, comme le destin se joue bien de nous !».

Je suppliai : «Et après, Frans, après ? Continuez !».

Il vida son verre, alluma une cigarette, rêva un moment . . . «Après ? Durant tout mon séjour aux Etats-Unis nous avons échangé des lettres merveilleuses. Je vous les montrerai, il y en a tout un paquet. Jean-Claude m'écrivait tout de lui, je notais pour lui chaque soir, non seulement mon activité, mais mes idées, mes réflexions. Je ne me suis jamais tant analysé, je n'ai jamais eu autant de pensées profondes qu'en cette période. Et puis je suis revenu, à l'improviste, une place d'avion s'étant trouvée libre la veille de mon retour annoncé. Sitôt à Paris, je me suis précipité chez Jean-Claude. Au cours de ces six mois, il avait quitté sa famille et trouvé un appartement pour lui, pour nous plus tard avions-nous décidé. Un homme est venu m'ouvrir que je n'ai pas reconnu au premier regard, un garçon mal rasé en veste de pyjama. Oh ! c'était bien Jean-Claude, mais non tel qu'en mon souvenir ! A cause de cet instant d'indécision, de sa surprise, nous ne tombâmes pas dans les bras l'un de l'autre et notre premier baiser ne fut pas naturel. Ensuite, je remarquai que son corps s'était alourdi, que son visage s'empâtait, que ses cheveux s'éclaircissaient . . . Six mois plus tôt, dans la rue, je n'avais pas remarqué ce changement. Où était l'adolescent de notre première rencontre ? Je retrouvai un homme, très différent.

Notre gêne persistait. Je m'étais assis dans un fauteuil comme un invité. Jean-Claude restait debout. «Je vais chercher à boire», dit-il. Par la porte entr'ouverte je le vis dans la pièce voisine prendre d'abord un cadre posé sur un meuble et le ranger dans un tiroir. Je voulus en avoir le cœur net : «Cette photo, Jean-Claude, c'est un de tes amis ?», demandai-je innocemment. Il réagit avec mauvaise humeur : «Eh ! bien oui. Qu'est-ce que tu crois ? Je ne suis pas resté vierge tout ce temps. Toi non plus, j' imagine !»

«La question n'est pas là. Est-ce une amitié sérieuse ?».

«Euh ! oui, assez . . . Je voulais t'en parler, mais ce n'était pas facile. C'est un très gentil garçon qui s'est terriblement attaché à moi. Oh ! bien sûr, ce n'est pas aussi important que nous. Mais je ne voudrais pas lui faire de peine et le pauvre gosse va être très malheureux. C'est idiot, je ne lui ai jamais parlé de toi !»

Je répondis doucement : «Je comprends, Jean-Claude». Mais il était toujours nerveux. «Non, tu ne comprends pas ! Il n'y a pas que cela. Je ne suis plus aussi libre qu'il y a un an, tu ne sembles pas t'en douter. J'étais encore étudiant, maintenant j'ai une situation qui me prend beaucoup de temps, même le soir quelquefois. Tu dois admettre que nous ne pourrions pas avoir rendez-vous aussi souvent que je le voudrais. Ainsi, ce soir je dois terminer un travail pour le présenter demain matin. Demain, je t'aurais réservé ma soirée, bien entendu . . .»

Je l'assurai que j'étais moi-même fatigué par le voyage, que je devais rentrer chez moi. Je promis de lui téléphoner. Notre baiser sur le pas de la porte me parut horriblement triste et faux.

Le lendemain, je partis pour l'Italie. Des amis rencontrés en Amérique m'avaient invité à Rome et je décidai brusquement d'accepter cette

invitation. J'écrivis un mot à Jean-Claude, prétextant un voyage professionnel. Quand je revins à Paris, quelques semaines plus tard je ne trouvai aucune réponse. Je ne l'ai jamais revu. Je ne le reconnaîtrais peut-être plus aujourd'hui si je le rencontrais dans la rue . . . »

Je gardai le silence un moment, j'étais ému par cette histoire. Je dis enfin : « Vous avez dû beaucoup souffrir . . . ». Frans me regarda, surpris.

« Souffrir ? Oh ! non, à ce moment-là je n'ai pas souffert, je me suis même senti soulagé. Il est vrai, j'ai oublié de vous le dire, et j'avais aussi négligé d'en avertir Jean-Claude, que j'avais rencontré aux Etats-Unis un charmant garçon, un étudiant que j'avais gentiment invité à passer ses vacances à Paris cet été-là. L'équivalent, si vous voulez, du garçon dont Jean-Claude avait caché la photo. Je n'aurais pas très bien su comment réaliser ce projet si Jean-Claude ne m'avait obligeamment évité la nécessité d'en parler. Vous êtes choqué, mon cher ? Ah ! que vous êtes jeune ! Imaginez donc combien le réveil aurait été plus désagréable si le destin ne nous avait épargné la laideur de partager jour après jour, l'un auprès de l'autre, la médiocrité et l'obligation d'une vie quotidienne au côté d'un garçon engraisé, perdant ses cheveux . . . »

Je protestai : « Mais l'amour, Frans, l'amour ! »

Il sourit avec indulgence : « L'amour ? C'est justement ce qui passe le plus vite. L'amour ne vit que l'instant présent et l'on n'est jamais certain qu'il vivra encore la minute suivante. Il existe d'autres sentiments qui le remplacent et qui durent, paraît-il. Oui, je sais, on me l'a dit . . . Ou plutôt non, je ne sais pas. Je ne les ai jamais rencontrés ».

Frans prit une poignée de photos et les effeuilla sur le tiroir ouvert . . .

R. Gérard

La sexualité infantile et ses anomalies

(Fin)

Le Dr Beaulieu décrit les différentes dysgénésies gonadiques qui peuvent être observées. Après un bref rappel de l'embryologie sexuelle, il évoque le syndrome de Turner (aplasie gonadique avec croissance insuffisante). Outre l'aménorrhée primaire, ces sujets sont remarquables par leur taille insuffisante et l'association fréquente de malformations congénitales. Leur taux de F.S.H. est inférieur à 50 unités souris par jour et leur sexe chromosomique dans quatre cinquièmes des cas est masculin. Bien que ces sujets se présentent comme des filles, il s'agit donc en fait de mâles. L'auteur rappelle ensuite les différents troubles testiculaires primitifs que l'on peut observer : syndrome de Del-Castillo, (aplasie germinale tubulaire), de Klinefelter-Albright (tubes séminifères plus ou moins complètement hyalinisés), anorchidies, stérilité enfin.

Le Dr Moor schématise alors l'évolution des fonctions intellectuelles chez les enfants normaux et chez les débiles au moment de la puberté. Chez l'enfant normal, l'intelligence trouve une issue convenable à des situations nouvelles : on connaît la classification de Piaget qui comporte trois stades : stade sensorimoteur, stade des opérations concrètes, stade de l'intelligence formelle (vers 12 ans). Le débile demeure inadapté,